

L'échangeur fou

Claude Binet

Number 55, January 1990

Sens interdits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42643ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Binet, C. (1990). L'échangeur fou. *Liaison*, (55), 29–31.

L'échangeur fou

par Claude Binet

Seul dans ma voiture devenue extension de mon moi, je roule. Les vitres fermées sur un air artificiel, la machine fonce tel un univers métallique, protecteur, dément. Je tourne en me faisant doubler, en doublant les autres. Beaucoup de directions, de signaux, d'appels. Tout indique une sortie à prendre. On ne peut tourner indéfiniment, me dis-je. Non, mais on peut tourner très longtemps. Au début, c'est nouveau, le paysage est inconnu même si le béton offre une platitude automatique. La roche est vivante, le béton est mort. Ce dernier demeure pourtant un mélange inventé par l'homme. Cette absence d'aspérités te donne l'illusion de sentir les bosses, les coins de ta carcasse protégée par la tôle. Une armure protectrice qui roule à mort.

« Tu as des voisins dans l'échangeur. Ta vitesse empêche le contact. Regarde leurs visages brun-bleu-vert tendus pour se maintenir dans le droit chemin. Ne regarde pas trop, tu vas perdre le tien et égratigner ta carrosserie sur le béton qui ne pardonne pas. Un salut pour contact, un sourire crispé parfois, rapide, trop court, le plus souvent inutile. Tu roules vite, plus vite pour arriver plus vite. »

Je ne comprends pas, j'ai dû manquer ma sortie. Pas grave, je vais repasser. Dans un échangeur, on peut se reprendre en tournant en rond. J'ai faim et la nuit tombe. Un besoin naturel comme l'autre qui se fait pressant et la nuit qui tombe encore. Je dois sortir de ma léthargie et trouver ma maudite sortie. Assez niaisé. Prenons contact avec le monde extérieur : ouvrons la radio. Tiens, j'ai des mains qui peuvent encore faire autre chose que de tenir le volant.

« Il faut quand même le tenir, ça roule sans avoir l'air de vouloir s'arrêter. Le problème avec la radio, en auto, sans téléphone d'auto, c'est que tu ne peux pas dire à l'autre tout seul à la radio qu'il n'est pas tout seul. Toi, oui. S'il ne parle pas de toi, baisse ta vitre et fais signe aux voisins pour qu'ils lui disent de parler de toi, au moins tu sauras que tu existes à l'extérieur de ton bolide. Évidemment les voisins passent vite

et n'aiment pas les gesticulations d'un autre conducteur dans l'échangeur. L'originalité n'a pas sa place au son du miaulement d'asphalte chauffé par la vitesse des cages roulantes. De toute façon, la gesticulation possible avec un seul bras peut constituer un ensemble de signes incompris par les autres conducteurs, surtout quand la nuit se relève. C'est l'heure louche. »

« Tu tournes depuis longtemps avec la faim et l'odeur de la pisse qui te monte au nez. Ton corps a vaincu ton amour-propre ainsi que ta délicatesse naturelle. La nature n'est pas délicate, elle exige, surtout si elle est humaine. La vie de travail reprend, la circulation augmente. Tes voisins ne sont plus les mêmes qu'hier. Pourtant ils sont familiers par leur visage triste et leurs habits ont la même ceinture de protection sur quatre roues. »

Je ne cherche plus le contact. Je sais maintenant que la radio parlera de moi quand je ne serai plus là. Triste ironie, il m'arrive pour la première fois de ma vie quelque chose d'original et personne ne le sait. Je tourne depuis vingt-quatre heures dans un échangeur et je n'en sortirai jamais.

J'ai manqué ma sortie. Le tour de piste est long et il n'y a pas de spectateurs. Impossible de leur dire que l'enfer supposément créé par les

autres n'exigeait pas de faire de la vie une cage de verre et d'acier capable de rouler si vite, de façon à couper tout contact sauf de gesticuler quand tu en as encore la force.

« Et cette unitérale de radio qui serait heureuse de savoir ce qui t'arrive, brisure de monotonie, mais tu n'es pas dedans. »

Heureusement il y a la panne sèche pour bientôt. Le cœur de l'auto va manquer de sang. Elle va s'arrêter, l'attraction à suivre la masse ne la faisant pas continuer sans fluide vital. À moins que le circuit ne lui soit tellement connu, moutonne sur roues, réceptrice d'ondes analogues pour la faire poursuivre son cheminement sans fin. Ou l'abandonner à elle-même de façon à arrêter cette course folle. Laisser le volant et constater la qualité de son dressage. Geste anodin, simple décrochage, si lourd de signification dans les circonstances.

Horreur! elle suit le parcours, seule, comme hantée par son propre cerveau froid. Plus besoin de contrôle, elle assume sa propre direction suite aux habitudes et répétitions de tant de tours. Mais maintenant j'ai une chance de me faire comprendre par une meilleure gestuelle. Le haut du corps sorti par la vitre, j'essaie de faire comprendre que j'ai besoin d'aide. Plus facile à deux mains, mais plus mal interprété. Les gens

y voient un prodige d'habileté ou la fantaisie d'un conducteur qui veut vanter l'efficacité de son pilote automatique. Le message, en plus d'être confus et imprudent dans un échangeur, devient signe de folie dans un endroit où on se s'arrête pas. Tourner en rond trop longtemps ne laisse pas la place à la pitrerie toujours suspecte.

Reste la panne sèche. D'ailleurs elle devrait être là depuis longtemps, l'aiguille colle au plancher. Pourquoi ne s'arrête-t-elle pas? La machine s'est emballée. Mes os et ma peau sont devenus carrosserie et peinture. L'essence du moteur aspire l'essence de ma vie. Seul un choc brutal peut mettre fin à cette course folle. Il est trop tard pour ne rien faire en laissant la mort prendre doucement la place sur le siège. Mais ce choc nécessaire n'est pas si simple.

L'habitude de foncer prise, entretenue si soigneusement dans de petits échangeurs avec sorties simples, crée l'ivresse et le plaisir de s'engager dans de plus grandes sorties multiples. La vie est mouvement et la jeunesse aime les voyages. Rouler grise, nourrit les sens et fait éviter l'excédent inutile de bagages. L'essentiel tient sur son dos, trouve place dans une petite auto, n'a pas de bagages en trop. L'excédent embarrasse, encrasse, ralentit et finit par immobiliser, contigu à une

petite cour et à une pelouse. Des nostalgiques qui avaient trouvé leur sortie essaieront de remettre en course leur maison sur roues dans l'échangeur, provoquant la colère des spécialistes, des excédés de trouver leur sortie avant de tourner en rond. Il est inutile de revenir en arrière, surtout sur roues. On peut repartir en faisant du pouce. De cette façon tu peux descendre où tu veux, quand tu veux, si on te laisse monter.

Trop tard pour moi dans ce bolide devenu moi. Je dois extirper mon âme de ce faux corps. Si la mort n'est pas au rendez-vous, il ne pourra y avoir séparation entre l'âme et le vrai corps; ce dernier devra suivre. Ne sachant plus marcher pour répondre au besoin de descendre d'un train de vie, ça va faire mal au contact de l'asphalte, du ciment, sans compter les autres bolides pour écraser les organes vitaux si fragiles. Autrement dit une SOUPE des membres du légume branché à des appareils compensatoires, entretenant le souffle de vie nécessaire à la respiration de l'âme dans ce qui sera considéré, avec étonnement, comme une tentative inattendue de suicide... admirablement ratée. Et l'horrible conscience de l'erreur pour réchauffer la soupe. NON. La peur de rater est suffisante pour ne pas laisser sa tête déraiper par la portière et la ramener sur ses épaules.

Si je suis le bolide et que je pense, ma volonté, molle propriété de l'âme, peut grandir, prendre la place de la panique, chasser le vice du laisser-aller, remplir tout l'espace de contrôle, espace aussi vaste que la boîte crânienne devenue l'espace intérieur de ce modèle américain des portières. OUI, obliger la mécanique à obéir, à l'inverse de servir bêtement et anonymement. Volonté de ralentir, de gêner le rythme des voisins moteurs, de faire le grain de sable dans sa propre machine. Après l'étonnement, l'agressivité, les voisins vont faire pression sur leur frein, pression non brutale, mais lente, douce, continue pour s'ajuster à ma vitesse et éviter la catastrophe. La peur des ratés se transmettant de façon automatique d'un cerveau-machine à l'autre. Ce mouvement aura des répercussions dans tout le fil de l'échangeur, ceux d'en avant qui se sauvent sans réaliser que le danger est en avant et ceux d'en arrière qui, à mesure que la décélération s'accélère, retrouvent l'impression qu'ils sont là pour prendre une sortie, vague souvenance. Même pas besoin d'arrêter, juste une vitesse normale pour permettre de lire les signaux indicateurs des voies à suivre. Tiens, je le reconnais, je l'avais vu en entrant il y a longtemps... je prends cette direction immédiatement. Vite une halte... je suis pas mal fatigué.

Photo : Claude Charbonneau